

**LETTRE À MÉNÉCÉE, ÉPICURE**  
**d'après Marcel Conche,**  
***Épicure, Lettres et Maximes* (Paris, P.U.F., 1982).**

Épicure à Ménécée, salut,

I/ [122] Quelqu'un qui est jeune ne doit pas tarder à philosopher, ni, vieux, se lasser de la philosophie. Car il n'est, pour personne, ni trop tôt ni trop tard pour assurer la santé de l'âme. Celui qui dit que le temps de philosopher n'est pas encore venu ou que ce temps est passé est semblable à celui qui dit que le temps du bonheur n'est pas encore arrivé ou qu'il n'est plus. De sorte qu'il faut philosopher, et pour le jeune et pour le vieux, pour ce dernier afin que, vieillissant, il soit jeune en biens par la gratitude de ce qui a été, pour le premier afin que, jeune, il soit en même temps un ancien par son absence de crainte de l'avenir. Il faut donc s'occuper de ce qui produit le bonheur, puisque, lui présent, nous avons tout, et lui absent, nous faisons tout pour l'avoir. [123] Ce que je te conseillais sans cesse, ces enseignements-là, mets-les en pratique et médite-les, en comprenant que ce sont là les éléments du bien vivre.

II/ En premier lieu, regardant le dieu comme un vivant immortel et bienheureux, conformément à la conception commune du dieu tracée en nous, ne lui attribue rien d'étranger à son immortalité ni d'impropre à sa béatitude ; mais tout ce qui peut lui conserver la béatitude et l'immortalité, pense-le à son sujet. Car les dieux sont : en effet, la connaissance qu'on a d'eux est évidente. Mais ils ne sont pas tels que la multitude les pense, car la multitude ne garde pas telle quelle la notion qu'elle en a. [124] L'impie n'est pas celui qui rejette les dieux de la multitude, mais celui qui attache aux dieux les opinions de la multitude. Les déclarations de la multitude au sujet des dieux, en effet, ne sont pas des prénotions, mais des présomptions fausses. À partir de là viennent des dieux les plus grands dommages et les plus grands avantages. Car, s'attachant totalement à ses propres vertus, la multitude accueille ses semblables en regardant comme étranger tout ce qui n'est pas tel.

III/ Habitue-toi à penser que la mort n'est rien pour nous, car tout bien – et tout mal – est dans la sensation ; or la mort est une privation de sensation. Par suite la droite connaissance que la mort n'est rien pour nous nous rend joyeuse la condition mortelle de la vie, non en ajoutant un temps infini, [125] mais en ôtant le désir de l'immortalité. Car il n'y a rien de terrible dans le fait de vivre pour celui qui a vraiment compris qu'il n'y a rien de terrible dans le non-

vivre. De sorte qu'est sot celui qui dit craindre la mort, non parce qu'il souffrira lorsqu'elle sera là, mais parce qu'il souffre de ce qu'elle doit arriver. Car ce qui, étant présent, ne cause aucun trouble, fait souffrir vainement si on l'attend. Ainsi, le plus effrayant des maux, la mort, n'est rien pour nous, puisque, quand nous sommes, la mort n'est pas là, et, quand la mort est là, nous ne sommes plus. Elle n'est donc ni en rapport avec les vivants ni en rapport avec les morts, puisque pour les uns elle n'est pas et que les autres ne sont plus. Mais la multitude fuit la mort, tantôt comme le plus grand des maux, tantôt comme la cessation du fait de vivre. [126] [Le sage, au contraire,] ne craint pas le fait de ne pas vivre : car ni le fait de vivre ne lui pèse, ni il ne considère comme un mal le non-vivre. Et, de même qu'il ne choisit pas la nourriture la plus abondante mais la plus agréable, de même aussi il ne jouit pas du temps le plus long mais du plus agréable. Celui qui exhorte le jeune à bien vivre et le vieux à bien mourir est niais, non seulement à cause de l'agrément de la vie, mais aussi parce que c'est le même souci que celui du bien vivre et celui du bien mourir. Bien pire encore est celui qui dit qu'il est « bien de n'être pas né », mais « si l'on naît, de franchir au plus tôt les portes de l'Hadès ». [127] Car, s'il est persuadé de ce qu'il dit, comment ne quitte-t-il pas la vie ? Cela est en effet en son pouvoir, s'il y est fermement décidé. Mais s'il plaisante, il montre de la frivolité en des choses qui n'en comportent pas.

Il faut se souvenir que l'avenir ni n'est totalement nôtre, ni totalement non nôtre, afin que nous ne l'attendions pas à coup sûr comme devant être, ni n'en désespérions comme devant absolument ne pas être.

IV/ En outre, il faut supposer que, parmi les désirs, les uns sont naturels, les autres vains, et que parmi les désirs naturels, les uns sont nécessaires, les autres naturels seulement. Parmi les désirs nécessaires, les uns sont nécessaires pour le bonheur, les autres pour [128] l'absence de souffrance du corps, les autres pour la vie même. En effet, une étude de ces désirs qui ne fait pas fausse route sait ramener tout choix et tout refus à la santé du corps et à l'absence de troubles de l'âme, puisque c'est là la fin de la vie bienheureuse. Car c'est en vue de cela que nous faisons tout, afin de ne pas souffrir et de n'être pas effrayé. Une fois que cet état est arrivé pour nous, toute la tempête de l'âme s'apaise, le vivant n'ayant plus à aller comme vers quelque chose qui lui manque, ni à chercher autre chose par quoi rendre complet le bien de l'âme et du corps. Alors, en effet, nous avons besoin du plaisir quand, à partir de la non-présence du plaisir nous souffrons, mais quand nous ne souffrons pas, nous n'avons plus besoin du plaisir.

Et c'est pourquoi nous disons que le plaisir est le principe et la fin de [129] la vie bienheureuse. Car c'est lui que nous avons reconnu comme le bien premier et proprement naturel, car c'est en lui que nous trouvons le principe de tout choix et de tout refus, et c'est à lui que nous aboutissons en jugeant tout

bien par l'affection comme critère. Et puisque c'est là le bien premier et proprement naturel, pour cette raison aussi nous ne choisissons pas tout plaisir, mais il y a des cas où nous passons par-dessus de nombreux plaisirs, quand il s'ensuit pour nous un désagrément plus grand ; et nous regardons beaucoup de douleurs comme valant mieux que des plaisirs lorsque, pour nous, un plaisir plus grand suit, pour avoir supporté longtemps les douleurs. Donc, tout plaisir, du fait qu'il a une nature conforme [à la nôtre], est un bien ; tout plaisir, cependant, ne doit pas être choisi. De même aussi [130] toute douleur est un mal, mais toute douleur n'est toujours de nature à être refusée. Cependant, c'est par la comparaison et l'examen des avantages et des désavantages qu'il convient de juger de tout cela. Car nous en usons, dans certaines circonstances, avec le bien comme s'il était un mal, et avec le mal, inversement, comme s'il était un bien.

V/ Et nous regardons l'indépendance comme un grand bien, non pour que nous fassions absolument usage de peu, mais pour que, si nous n'avons pas beaucoup, nous fassions usage de peu, vraiment persuadés que jouissent de l'abondance avec plus de plaisir ceux qui ont le moins besoin d'elle, et que tout ce qui est naturel est facile à se procurer, mais ce qui est vain difficile à se procurer. Les mets simples [131] donnent un plaisir égal à celui d'un régime somptueux, quand on enlève toute la douleur qui vient du besoin ; et du pain d'orge et de l'eau donnent le plaisir extrême lorsqu'on les porte à la bouche dans le besoin. Ainsi, le fait d'être habitué à des régimes simples et non dispendieux est propre à parfaire la santé, rend l'homme actif dans les occupations nécessaires de la vie, nous dispose mieux quand nous approchons, par intervalles, des nourritures coûteuses, et nous rend sans crainte devant la fortune.

Quand donc nous disons que le plaisir est la fin, nous ne parlons pas des plaisirs des gens dissolus et de ceux qui résident dans la jouissance, comme le croient certains qui ignorent [la doctrine] et ne lui donnent pas leur accord ou la comprennent mal, mais du fait de ne pas souffrir pour le corps [132] et de n'être pas troublé pour l'âme. Car ce ne sont pas les beuveries et les festins continuels, ni la jouissance des enfants et des femmes, ni celle des poissons et de tous les autres mets que porte une table somptueuse, qui engendrent la vie heureuse, mais le raisonnement sobre cherchant les causes de tout choix et de tout refus et chassant les opinions par lesquelles le trouble le plus grand s'empare des âmes.

Le principe de tout cela et le plus grand bien est la prudence. C'est pourquoi plus précieuse même que la philosophie est la prudence, de laquelle proviennent toutes les autres vertus, car elle nous enseigne qu'on ne peut pas vivre avec plaisir sans vivre avec prudence, honnêteté et justice, [ni vivre avec prudence, honnêteté et justice] sans vivre avec plaisir. Les vertus, en effet, sont connaturelles avec le fait de vivre avec plaisir, et le fait de vivre avec plaisir est inséparable d'elles.

VI/ [133] Qui, alors, penses-tu être supérieur à celui qui, au sujet des dieux, a des opinions pieuses, qui, au sujet de la mort, est constamment sans crainte, qui s'est rendu compte de la fin de la nature, saisissant d'une part que la limite des biens est facile à atteindre et à se procurer, d'autre part que celle des maux est brève ou bien dans le temps ou bien en intensité. Qui penses-tu être supérieur à celui qui se moque de ce qui est présenté par certains comme le maître de toutes choses, [le destin, disant plutôt que certaines choses sont produites par la nécessité], d'autres par le hasard, d'autres par nous-mêmes, parce qu'il voit que la nécessité est irresponsable, le hasard instable, mais que notre volonté est sans maître, [134] à quoi se rattachent ce que l'on blâme et son contraire (il serait mieux, en effet, de suivre le mythe sur les dieux que de s'asservir au destin des physiciens : car l'un dessine l'espoir du fléchissement des dieux par l'honneur [qu'on leur rend], mais l'autre ne comporte qu'une inflexible nécessité). Qui penses-tu être supérieur à celui qui ne regarde le hasard ni comme un dieu, ainsi que la multitude le pense (car rien n'est fait par un dieu de façon désordonnée), ni comme une cause inefficace (car il ne croit pas que le bien et le mal, qui font la vie bienheureuse, soient donnés aux hommes par le hasard, mais qu'il leur fournit les éléments de grands biens et de grands maux). Qui penses-tu être supérieur à celui [135] qui croit qu'il est mieux d'être infortuné en raisonnant bien que fortuné en raisonnant mal – le mieux étant, dans nos actions, que ce qui est bien jugé soit favorisé par le hasard.

Ces choses-là, donc, et celles qui leur sont apparentées, médite-les jour et nuit en toi et avec celui qui est semblable à toi, et jamais, ni en état de veille ni en songe, tu ne seras vraiment troublé, mais tu vivras comme un dieu parmi les hommes. Car il ne ressemble en rien à un vivant mortel, l'homme vivant dans des biens immortels.